6. DE SENECTUTE RADIOLOGIA 1982-1985

*Tout en lui était vieux, sauf son regard, qui était gai et
brave, et qui avait la couleur de la mer.*
Ernest Hemingway, *Le Vieil Homme et la Mer*. Paris,
Gallimard, 1952.

6.1.HÔPITAL CORENTIN CELTON (1er OCTOBRE 1982-30 SEPTEMBRE 1985)

L'on ne peut pas imaginer mon 'émotion quand je sortis, accompagné de Jean-René Michel, de la station de métro Corentin Celton, le 1er octobre 1982. Le décor que je vais décrire a disparu récemment sous les décombres d'un chantier dévastateur en cours de rénovation et de promotion immobilières. Je connaissais bien l'itinéraire qui, jusque-là, me conduisait directement en métro ou à pied de la rue d'Odessa au stade Voisin et son pas de tir à l'arc. L'entrée dans l'hôpital était sans charme par beau temps, froide au printemps, triste en automne et sinistre en hiver, Quand l'on y venait en voiture, l'on suivait le chemin goudronné sur la gauche du mur lépreux du pavillon Brézin, le seul médecin des hôpitaux qui y ait fait toute sa carrière un bon siècle auparavant, jusqu'à sa place attitrée du parking automobile extérieur. Piéton, on allait directement franchir la porte à battant de plastique noir près des urgences. Et soudain, dans le magnifique matin d'été finissant ensoleillé par un vent d'est, comme dans un conte arabe, éclata sous mes yeux ébahis le grand choc

esthétique que donne la vision de l'intérieur fastueux d'un palais ceinturé de murs rébarbatifs. Six hectares de jardin à la française, une petite église, un cloître. J'allais avoir le plus beau bureau du monde. Là, tout n'était qu'ordre et beauté, luxe à meubler et calme assuré. La volupté pourrait bien suivre, mon vieux Baudelaire, d'autant plus que le restaurant russe d'Armaillé, ouvert en face donnait la tentation d'être Raspoutine à Issy.

Au moment où j'écris ces lignes, l'on ne peut plus revivre le scénario qui me souleva de l'entrée officielle toujours close sauf pour l'Alfa-Roméo du chirurgien. Le service par contre n'était plus qu'une collection d'antiquités plus vétustes que dans le plus perdu des hôpitaux de sous-préfecture.

Le plan de l'Assistance Publique prévoyait à terme la fermeture de l'hôpital de soins « *qu'il fallait laisser mourir tranquillement* », me dit-on, sans état d'âme superflu et le développement du seul service de gériatrie. Ce serait l'héritage de la conception première de ce qui s'appelait avant la Libération « *l'hôpital des Petits Ménages* », avant que l'Assistance Publique et la municipalité communiste de l'époque ne viennent pérenniser la mémoire de l'infirmier résistant Corentin Celton mort pour la France. Mon arrivée ne pouvait que perturber ce beau schéma technocratiquement correct. L'activité de la radiologie était quasi nulle. L'arrivée d'un chef de service plein temps était une hérésie qui ridiculisait autant l'administration hospitalière que la Faculté Necker. Mon homonyme Louis Moreau, le fils du fameux René, était le seigneur du lieu, professeur agrégé et chef de service à temps partiel du service de médecine, peu pressé de voir un de ses jeunes homonymes pénétrer sur son pré carré. Il s'était arrangé pour mettre la réunion du Comité Consultatif Médical au programme du premier jour de mon arrivée. Il sollicitait de

ses collègues sa réélection à la présidence. Je me présentai à la vice-présidence et ne récoltai que ma voix. Le coup n'était ni vache, ni irrégulier, ce n'était qu'un tour de piste pour éprouver l'ensemble du corps médical local, dans l'ensemble totalement endormi.

Le Directeur était un brave homme timide et doux qui aurait dû y pantoufler aimablement jusqu'à sa retraite. Il délégua à ses adjoints le soin de me donner satisfaction en me faisant construire un service d'échographie trois-étoiles et un bureau décent. L'excellent ingénieur, Jean le Bescond, ne me laissa pas dans la peine et me confia le soin d'expérimenter l'échographe temps-réel de la CGR, le Scanel 500, dotée de la plus performante des sondes à barette de sept mégahertz (7MHz) du commerce. Par contre, la Direction des Affaires Médicales m'interdit de continuer de pratiquer ma consultation privée à Necker. J'y mis un terme au 31 décembre 1982, sans résistance. Le succès d'une activité privée tient pour beaucoup de la régularité des prestations. Trop souvent absent, je gagnais en liberté ce que je perdais en recettes. Jack Ralite avait dû faire un pas de tango sous la pression des mandarins en colère, même de gauche, et avait offert en compensation de la fermeture de cette activité vilipendée, le versement d'une prime annuelle destinée au financement d'une retraite complémentaire, regrettablement imposable sur le revenu de façon que les Finances puissent récupérer d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Pendant près d'un an, je ramerais pour payer mes impôts sur ce revenu tari. Je roulais en Alpine avec un budget de dix francs par jour, une fois l'essence payée et elle en consommait beaucoup.

Nicole Sterkers retrouva avec plaisir cet hôpital où elle avait fait installer le premier sénographe de l'AP, une dizaine d'années plus tôt et toujours en état de marche. Mon activité scientifique dérivant de la pratique clinique

allait s'exercer sur les seins et les glandes endocrines du cou. L'alchimie de l'AP est une liqueur dont la suavité s'allie à la dureté pour pérenniser un complexe de maternalisme parfois irrésistible. Les chefs de service possédaient alors encore un potentiel considérable et quasi-illimité, s'ils savaient se servir des armes du pouvoir pour peu qu'ils les connaissent. Mon arrivée sur une plate-forme en déshérence la désarma. L'état de grâce se prolongea suffisamment longtemps pour que, en l'espace d'un an, je sois fort bien intégré dans cette communauté, elle, en jachère. Il fallait commencer à recruter une équipe. Jean Affre m'avait dit un jour que je n'aurai jamais de mal à entraîner des gens de bonne volonté avec moi. Il y avait quand même une certaine différence entre Corentin Celton et Necker.

L'héritage du bon docteur Jean-Pierre Denis, ancien interne des hôpitaux de Paris, était propre et sain. La surveillante générale, une femme très distinguée, prendrait sa retraite dans son Gers natal l'année suivante. J'invitai à déjeuner dans un restaurant argentin de la Convention détruit depuis par une explosion bizarre celle qui était informellement destinée à me seconder durant ma vie devenue aléatoire de patron exilé. Nicole Laborie accepta ma proposition de me rejoindre dès que sa mutation serait effective. À elle de trancher le cordon ombilical avec son monde neckerien, elle qui n'en avait jamais connu d'autre. À moi de lui faire comprendre que le temps était venu de mûrir pour des fonctions d'encadrement qui commenceraient par sa mise au service de la surveillante locale, promue générale à son tour de bête. Elle aurait ainsi le temps de se faire désirer par une équipe avide d'être dirigée par une femme jeune, dynamique et belle. Ainsi que d'aller suivre une formation spécialisée à l'école de cadres techniques supérieurs dont elle avait été jusque-là écartée

pour des raisons fumeuses. Je lui confiai l'organisation et le fonctionnement de la nouvelle salle d'échographie qui ne serait prête que dans une petite année. De même, je passai un coup de téléphone à mon vieux complice, Rino Ramella, il Genovese, qui me fit chaud au cœur avec une réponse sans équivoque. « *Il y a longtemps que je ne pense qu'à ça, revenir avec toi* ». Lui aussi avait à régler sa situation à Cochin où il pratiquait une bonne radiologie ostéoarticulaire. De même, Khaled el-Abed me rejoignit et me conseilla de faire la même offre à Lyliane Dumontier, une jeune femme en cours de spécialisation, dont j'avais apprécié le dynamisme et la détermination à Necker. Je disposais d'un poste d'interne qui n'était jamais pourvu par un titulaire et un poste d'externe. Je m'attachai à Bertrand Chennesseau et à Marie-Noëlle de Féraudy qui décidèrent de s'inscrire au CES de radiologie. La pyramide des âges privilégiait donc la jeunesse, sans sacrifice de la génération expérimentée pour l'enseigner.

Il me manquait une secrétaire, la seconde clé du gouvernement avec la surveillante générale. Une ancienne secrétaire mariée avec un Mexicain qui l'avait emmenée sur l'altiplano revint visiter ses amis, dont ceux qui m'avaient rejoint à Corentin. Dans le hasard de la conversation, elle apprit que j'avais un poste vacant. Elle me conseilla de contacter Armelle Tiercelin qui avait été brièvement à mon service avant de se marier et de retourner dans sa Normandie natale. Elle vivait le pire drame qu'une jeune épouse et mère comblées pouvait affronter, la perte de l'homme de sa vie. Ils tenaient une auberge dans l'Eure qui prenait son essor. Ils désiraient changer de voiture et un concessionnaire vint faire essayer un nouveau modèle. L'homme était ivre et percuta un arbre, tuant net le mari et faisant d'un petit garçon un orphelin en bas âge. Ma proposition la sortit du

marasme. Elle avait commis l'erreur de démissionner quand elle s'était mariée. Le code de la fonction publique resta inébranlable. Elle devait tout reprendre à zéro, y compris passer le diplôme interne à l'AP. Je passerai une quinzaine d'années à lui redonner une position digne de sa compétence et de son haut sens des responsabilités. Pagnol le disait déjà de l'Education Nationale, on ne doit jamais démissionner d'une fonction administrative, on se contente de se faire mettre en disponibilité pour une durée illimitée pour convenance personnelle. J'irai jusqu'à contacter le Médiateur de la République. Cette expérience nous permettra d'endoctriner des générations de collaborateurs spontanément insoucieux des drames hypothétiques qui n'arrivent pas qu'aux autres.

6.2. DE LA RÉVOLTE DES INTERNES, HIVER-PRINTEMPS 1983

Internes, chefs de clinique, et un certain nombre de patrons se mirent en grève de longue durée pour marquer leur opposition au projet de réforme hospitalière proposée par Jack Ralite en 1983. J'assistai en spectateur à cette bagarre, car je n'avais alors ni internes titulaires ni chefs de clinique. Je n'avais ni sympathie ni antipathie prononcées pour la réforme qui proposait la création de départements médicaux, la réforme de l'internat-qualifiant et le numerus clausus pour entrer en spécialité. J'avais hérité de deux jeunes femmes qui occupèrent des fonctions d'interne de médecine générale, une nouveauté qui déplaisait et qu'on affubla de l'abominable sobriquet d'Interne Canada-Dry. Sylvia Horviller fut nommée interne en radiologie à Strasbourg, après m'avoir fait un superbe travail sur l'échographie des parathyroïdes, que je présenterai au congrès de l'American Institute of Medical Ultrasound de Kansas City. Corinne Grémillet, elle aussi, fut nommée

à Lille, mais obliqua vers la pédiatrie, non sans m'avoir elle-aussi rendu un excellent travail scientifique.

Ma dernière action corporative avait été de présenter le projet d'application à la radiologie du nouvel internat, lors de l'intronisation de mon successeur, le radiopédiatre de Saint-Vincent-de-Paul Gabriel Kalifa. Nous étions d'accord pour saluer la qualité du CES de radiologie qui répondait à nos besoins. La radiologie en expansion continue n'avait rien à gagner dans la réforme de l'internat proposée et beaucoup à perdre. L'alignement de notre discipline sur la loi générale d'orientation était inévitable. J'aurais aimé continuer mon action pour la promotion de la recherche universitaire au plus au haut niveau des responsabilités, c'est-à-dire au secrétariat général du CERF, en association avec le président Michel Amiel. Mes collègues préférèrent donner cette responsabilité à un représentant de la nouvelle génération des professeurs des universités, titre qui remplaçait celui mal-aimé de Maître de Conférence Agrégé. Le coup des caciques était bien joué : j'avais trop milité pour l'ascension de la nouvelle génération aux postes de responsabilité et l'argument fourni par les perspectives d'ICR'89 restait trop du domaine du virtuel pour l'utiliser. Corentin Celton serait donc une traversée du désert à tous les points de vue.

6.3. VERS ICR'89, PREMIÈRE (1982-1983)

Le succès des Belges au Congrès de Bruxelles m'avait impressionné. La radiologie française était maintenant assez forte pour qu'il ne soit plus déraisonnable d'envisager qu'elle s'investisse dans une grande entreprise de cette sorte. Les Congrès Mondiaux avaient lieu tous les quatre ans. Le prochain aurait lieu à Honolulu en 1985 et serait organisé par les Américains. Le suivant était programmé

en 1989. François Mitterrand venait de lancer l'idée d'une grande Exposition Universelle à Paris pour la célébration du Bicentenaire de la Révolution Française. Intégrer le Congrès International dans un tel contexte était une carte fabuleuse à jouer et, à mon sens, sans aucun risque d'échec. Restait la magie de la date de 1989 quand la Mairie de Paris refusa de suivre «*Tonton*». Le bicentenaire ne pourrait manquer d'avoir un retentissement mondial. François Contenay partageait cette vision et me poussait à me lancer dans l'aventure avec sa nouvelle société «*Convergences*», créé après son départ de la société PMV. À la Noël 1982, j'allai en parler au Secrétaire Général de la Société Française de Radiologie Médicale, Henri Nahum. J'étais alors totalement sur la touche face à la fois aux caciques et aux jeunesturcs, et il me fallait user de diplomatie car seule la SFRM pouvait être officiellement candidate. Le Congrès de radiologie de langues latines de 1978 avait été un fiasco, donc un mauvais souvenir, lié il est vrai à un médiocre programme scientifique et à des exigences démesurées des radiothérapeutes. J'abordai le sujet à la fin de notre entrevue avec un Nahum au faite de sa puissance et de sa gloire qui n'y croyait pas un seul instant, mais était favorable à l'idée de me laisser cet os à ronger.

Au cours du sinistre mois de mars 1983, juste à mon retour du Raid Africatour, dans mon bureau provisoire au dénuement monacal de Corentin Celton, je lui rédigeai l'exemplaire unique d'une lettre manuscrite écrite recto verso à l'encre bleue de mon gros stylo Mont-Blanc lui exposant un projet dont les grandes lignes étaient centrées sur la nécessité d'investir la radiologie française dans une entreprise qui la dépasse. Il fallait saisir la conjonction favorable en 1989 et des compétences de François Contenay, déjà démontrées lors de L'Ultrasonographie du

Cou. Le Bordelais Guy Delorme s'appuyait sur lui pour le Congrès de l'AER, ils sont chers mais ils sont bien!, confirmera-t'il à ouvrir en septembre suivant. Cette lettre, qui a disparu des archives noyées lors d'une inondation importune, y fut lue alors et, dans l'indifférence générale, la procédure de la candidature de Paris pour ICR'89 s'engagea avec la délégation de trois volontaires incrédules pour m'assister dans le démarrage d'un processus auquel j'étais le seul à croire. Je connaissais bien Jean-Michel Bigot, chef de service de radiologie de Tenon, nouveau président du Syndicat des Radiologues des Hôpitaux de Paris et Secrétaire Général du Congrès de Bordeaux, ainsi que le radiothérapeute de l'Institut Gustave Roussy, François Eschwège. Michel Bellet, une personnalité montante de la radiologie provinciale, exerçait au CHU de Brest et parlait espagnol.

6.4. LE RAID «AFRICATOUR» PARIS-TUNIS-LOMÉ FÉVRIER 1983

Dire que j'ai aimé cette traversée de l'Afrique est un euphémisme. Le désert de sable était une source de découverte et de réminiscence. La pluie noyait les chotts dans le Sud-Tunisien, On ne savait alors rien de la ville sainte d'El-Oued, située aux confins de l'est du Constantinois, où les Français n'étaient pas franchement les bienvenus mais où ils purent néanmoins admirer les coupes de mosquées par dizaines. Le désert de sable est mon favori. Toutes les photographies les plus diverses de la production séculaire que le désert a pu inspirer étaient au rendez-vous de mes souvenirs, à cette époque de l'année où les nuits sont longues et les ombres très tranchées le jour quand le soleil se lève ou va se coucher. On allait des dunes de sables presque de blanc pur au noir de charbon en passant par des nuances infinies

de jaunes et de rouges, sous un ciel bleu pâle sans nuages. L'immensité infinie du désert de sable et des hauts plateaux vers Fort-Flatters et Tamanrasset me permit de me défouler tout en jouissant de la paix silencieuse qui supportait très bien l'incursion de notre caravane. La Mercedes 4x4 qui avait gagné le Paris-Dakar cette année-là, était un véhicule de classe incomparable avec les vieilles Land-Rover et les 2-pattes de 1966. Confortable, elle passait néanmoins partout, des plaques de fech-fech profondes aux pentes à quarante-cinq degrés. La montée d'un lit d'oued, toujours riche en végétation et vierge de toute vie animale macroscopique, pouvait nous conduire jusqu'aux sources d'un ravin asséché, me donnant des émotions comparables à celles que j'avais ressenties du haut de l'hélicoptère d'Inamguel.

Tamanrasset avait bien changé en moins de vingt ans. Sa population avait décuplé et les Touaregs se perdaient dans la colonisation du Hoggar par les Algériens du Nord. Le bordj du Père de Foucault était maintenant inclus dans un périmètre interdit au public. Je me fis vertement réprimander par un policier colérique et faillis me faire confisquer mon appareil pour avoir voulu le photographier. Secret militaire que j'étais en train d'enfreindre quand Tam devenait le Los Alamos de l'Algérie ! La lumière que j'avais mémorisée en 1966 n'était plus la même. Le bleu pâle avait fait place à un gris rougeâtre qui noyait les reliefs. Le vent d'harmattan soufflait depuis l'Ethiopie et apportait poussières et miasmes, vecteurs des grandes épidémies de maladies infectieuses, telle la méningite cérébro-spinale contre laquelle je m'étais fait vacciné sur les conseils du centre médical d'Air France. Bien entendu l'ascension de l'Assekrem était au programme, précédée de la cascade, du Pic Laperrine et de l'Atakor, eux comme dans mes souvenirs. Les sœurs du Père de Foucault n'étaient plus les

reines de l'hospitalité dans l'Ermitage déserté. La nuit, le thermomètre tomba au-dessous de -10° Celsius. Je réussirai à garder un coin d'oreille gelé en surface, alors que tout le reste de mon corps enveloppé dans la totalité des vêtements de mon équipage sut garder sa température normale. Au retour, l'on eut tout le temps de photographier un troupeau d'une bonne centaine de dromadaires pâture dans la vallée. La vision panoramique de leurs fornications statiques suspendues dans le temps à l'infini fit la joie des photographes munis de téléobjectifs. Il n'était pas question de revoir Inamguel, un endroit dont nul ne parlait. Je ne retrouvai aucun employé du CEMO. J'eus une pensée pour l'infirmier qui se targuait d'un niveau de parenté élevé avec l'Aménokal, l'autorité suprême des Touaregs maintenant réduite à un rôle de figuration.

La piste joignant Tamanrasset et Arlit sur l'axe Alger-Agadez est à mes yeux la plus belle du monde et pourrait être classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un homme seul la longeait en vélo, annoncé à nos yeux des dizaines de kilomètres à l'avance. La trace de ses pneus dessinait une seule ligne droite ininterrompue. De temps en temps, l'empreinte de ses pataugas défilait parallèlement à sa gauche. Sur un bon millier de kilomètres, l'on passa de l'hiver hoggarien toujours glacial la nuit à la fournaise sahélienne sans discontinuer. Après le passage de la frontière gardée par des forces algériennes sinistres, celui du côté nigérien tenait de la farce. Les policiers ouvraient leur poste du petit matin à midi. Arrivé dès potron-minet, nous avons nos chances de passer grâce à des tractations manifestement épicées menées par nos guides pour que le convoi ne soit pas coupé en deux. Hilares, athlétiques et rondouillards à la fois, ces gaillards étaient loquaces, bienveillants et prêts à nous faire passer juste avant l'heure fatidique de la fermeture jusqu'au lendemain. Les Italiens

qui nous suivaient immédiatement dans la file devront passer la nuit sur place.

Agadez est une ville popularisée par le Paris-Dakar et les reportages sur l'immigration clandestine. Elle était encore une bourgade en voie d'expansion. Sur le lieu de notre campement, l'on comprit l'importance de la frontière avec le Tchad d'où sonnaient des bruits de guerre. Je n'avais pas l'argent nécessaire pour acquérir une vraie épée targui qui se courbait en demi-cercle parfait. À Inamguel, j'en avais acheté une, forgée dans un morceau de châssis de camion, raide et aujourd'hui rouillée dans son étui. Je me contentai d'un poignard toubou parfaitement inaltérable. Après Agadez, la route était goudronnée. La traversée du Sahel est monotone durant la saison sèche. Était-ce à cause de la gentillesse et la gaieté des Noirs, après des contacts froids avec des Algériens taciturnes voire sinistres ? L'absence de boue qui ajoute la crasse à la misère ? Je n'ai pas gardé de ce lieu réputé symbolique de la détresse africaine le souvenir de l'insoutenable, comme je l'avais vu notamment dans le bled algérien de mes vingt ans. Tout arrêt de la caravane voyait accourir des meutes d'enfants apparemment bien-portants, joyeux et chahuteurs, pas spécialement voués à la mendicité, couvés de l'œil sans hostilité par les adultes restés spontanément à distance raisonnablement proche des voitures.

Après une brève incursion au Burkina-Fasso et au Bénin, la fièvre me prit à Niamey, capitale du Niger, sur le fleuve du même nom. Il n'était pas question de passer à côté de l'arbre du Ténéré emprisonné dans une cage au cœur de la ville même. Pour la première fois depuis la Tunisie, nous voyions de l'eau mais aussi des moustiques. Tout au long de notre remontée en canot du fleuve au fort courant, je me sentis de plus en plus mal. Le soir venu, j'étais manifestement atteint d'une fièvre tropicale, insupportable

dans la fournaise nigérienne. Je savais qu'il ne pouvait s'agir d'un accès de paludisme. Le médecin du convoi, un excellent réanimateur de Claude Bernard, qui, quelques années plus tôt, avait sauvé d'une mort certaine Mr Didelot, le patron d'Africatour, était inquiet et son traitement resta inefficace. J'exprime là une pensée reconnaissante envers Africatour qui avait affrété pour toute la durée du périple un petit monoplan biplace qui me transporta à Lomé dans des conditions rapides et sûres mais frustrantes. Quand je m'étais inscrit à ce voyage unique en son genre, j'avais en tête de voir la forêt vierge dans l'étape terminale de l'enfilade du Togo. Je ne ferai que l'apercevoir de l'avion, mais le cœur n'y était plus. Cette précaution m'évita une hospitalisation dans un hôpital africain, expérience que je ne souhaiterais pas à mon plus cher ennemi.

Dans l'hôtel Sofitel de Lomé, à mon grand étonnement, je croisai dans l'ascenseur mon collègue Jean-Claude Valcke, l'adjoint de Louis Moreau à Corentin Celton, accompagné de deux autres collègues de ma connaissance. Il avait été coopérant pendant quatre ans au Togo et y revenait régulièrement en mission. Ce fut là qu'il m'expliqua le rôle néfaste de la traversée de l'Afrique tropicale sous le vent d'harmattan. Je rentrai de suite en France par le vol d'UTA. Une radiographie du thorax révéla que j'avais fait une pneumopathie infiltrante avec une petite atélectasie bronchique. J'en guérirai après des mois de fatigue rappelant celle des hépatites virales, avec pour toute séquelle une intolérance à toute température extérieure excédant dix-huit degrés Celsius et des dilatations des bronches de la base gauche atélectasiée.

6.5. SAN FRANCISCO, AUTOMNE 1983

Je me rendis compte de cette nouvelle vulnérabilité

en septembre 1983 en reprenant le chemin des USA. À San Francisco, régnait alors une vague de chaleur supérieure à cent degrés Fahrenheit plus de 40°C avec hausse historique des records. La réunion de la Society of Uroradiology à laquelle je participais fut un échec. Le chairman l'avait programmée en plein Roshah-Shana qui retint chez eux la forte cohorte juive de la société. L'uroradiologie américaine traversait alors une crise encore plus sévère qu'en France. Les départements de radiologie étaient traditionnellement organisés dans une structure de sous-spécialités par organes. On était radiologue cardio-vasculaire, osseux, neurologique, gastro-intestinal... L'arrivée des nouvelles technologies imposait une nouvelle génération de radiologues spécialisés par appareillage. Les ultrasonographistes, les scanographistes, les tous nouveaux pionniers de la résonance magnétique nucléaire s'occupaient de tous les organes sans trop se préoccuper de leurs rattachements à tel ou tel système organique, neuroradiologie mise à part. La radiologie conventionnelle urinaire, déjà peu reluisante aux USA, ne s'en remettra guère avant la fin du siècle. Seule l'introduction de la lithotripsie extracorporelle apportait quelque chose de nouveau pour ressusciter l'UIV, devenue la parente pauvre de l'imagerie médicale. Je présentai là mes observations de suppurations de l'appareil urinaire mises en valeur par l'échographie. Ce ne fit qu'exciter l'aigreur des frustrés. J'étais sur la route du has-beenage.

Je retournai quelques semaines plus tard à San Francisco comme invité du symposium sur les produits de contraste, premier du genre défini à Lyon. Il se tenait dans le tout nouveau Méridien, dans ce quartier de l'Embarcadero totalement reconstruit qui avait aussi déporté Chuck Murphy dans un tourist-trap du Fisherman's Wharf. Le symposium marquait une volonté de rapprochement des

deux grands leaders américains évidemment rivaux. Je connaissais bien maintenant Elliott Lasser le Californien et son équipe amputée de Charles Higgins recruté par l'UCSF pour lancer la RMN. Je ne connaissais pas Harry Fisher, basé à Rochester, New York, lui aussi à la tête d'une pépinière de talents et pour la première fois, assis à côté de son «*frère ennemi*» en produit de contraste. Je vis un colosse aux airs d'Orson Welles, malheureusement handicapé par des séquelles de poliomyélite qui le condamnaient à la petite voiture. Il modérait les débats avec une voix de basse d'opéra ajoutant à sa majesté naturellement jupitérienne. Je fus le seul candidat à l'organisation du symposium européen suivant en principe programmé deux ou trois ans plus tard. Ma présentation fut brève et sobre. J'avais carte blanche pour la mise en route de tout le processus. Elliott Lasser et sa secrétaire Trudi Cantonwine seraient mes conseillers privilégiés.

6.6. STRUGGLE FOR LIFE ET ÉQUIPEMENTS EN GÉRIATRIE

... Le sous-jacent économique crée les conditions d'une modification cyclique de l'échelle des valeurs et des comportements. Mais qu'à son tour, le climat politique et psychologique exerce, à l'instar des innovations, un effet de renforcement sur le Kondratieff lui-même.
Luigi Scandella, Le Kondratieff, Essai de théorie des cycles longs économiques et politiques. Paris, Economica, 1998.

Je fis des démarches pour que me soit confiée une installation pilote de résonance magnétique. Entreprise donquichottesque qui, je le compris rétrospectivement, n'avait aucune chance d'aboutir. Les cartes étaient distribuées depuis longtemps et le Directeur des

équipements de l'AP devenait «*Raging Bull*» quand L'on abordait le sujet. Je le regrettais aussi bien pour moi que pour la technique car, à quarante-cinq ans, j'avais la capacité de m'investir cérébralement dans cette aventure avec une quasi-certitude de succès. Passée cette chance, je n'aurais plus de telles occasions d'autant plus que, à tort ou à raison, j'avais des doutes sur la souplesse de mon intelligence soumise au processus de vieillissement. La CGR était en retard comme à l'accoutumé dans la concrétisation de sa recherche en RMN, mais cela arrangeait l'administration maintenant gouvernée par le programme commun de la gauche de voir se hâter lentement le développement ruineux d'une nouvelle source de dépense qui n'avait plus rien à voir avec des équipements même très coûteux comme le scanographe. Là aussi les applications au système nerveux s'avérèrent les plus précocement fructueuses.

En 1983, on conjecturait sur la puissance des aimants de 0.5 à 1.5 teslas, par eux-mêmes très coûteux. Leur surpuissance imposait des contraintes architecturales très sophistiquées pour protéger l'environnement des effets du champ magnétique. L'on ne le résolvait alors que par la construction de pavillons spécialement construits dans des espaces relativement éloignés des laboratoires et des services où proliféraient les équipements de plus en plus complexes et détraquables par le magnétisme. L'aimant est entouré par une cage de Faraday protégeant les observateurs extérieurs. Les porteurs de stimulateurs cardiaques et de matériels métalliques à base de fer, tels les clips vasculaires et les éclats de grenade, sont éliminés d'emblée, pour éviter les lésions des organes par déplacement de ces corps étrangers. Le malade est placé dans une sorte de sarcophage, position difficilement supportable par les claustrophobes. Utilisateurs et

observateurs doivent se tenir derrière une vitre épaisse amagnétique. Il faut tenir à distance respectable dans une armoire éloignée cartes de crédits, tickets de métro et d'une façon générale tout objet magnétisable.

Le présent était dans les grands hôpitaux, dont l'immense hôpital de Bicêtre où l'on installa dans un pavillon construit à cette fin un appareil à haut champ financé par l'Assistance Publique, l'Institut Gustave Roussy et le Commissariat à l'Energie Atomique. J'irai étudier là le potentiel de la technique pour l'imagerie des glandes endocrines intracervicales; il n'en sortira rien, sauf pour moi de battre mes records de mise en boîte établi dans le spectroscope gamma du corps humain du CEA après mes voyages au Sahara; je resterai dans le tunnel impavide pendant une heure et demie, dont quarante-cinq minutes sans déglutir. La technique était alors inapplicable et le restera longtemps, faute de disposer d'antennes renforçatrices de surface et de séquences d'acquisitions rapides.

Instruits par l'expérience du développement anarchique du scanographe, les radiologues parisiens s'associèrent à la CGR pour réussir une expérience intelligente de collaboration à la fois pédagogique et critique. La firme installa un aimant de 0.5 tesla dans une cellule architecturale prototype dans son usine de Buc, dans les Yvelines. Beaucoup de jeunes radiologues de cette génération y apprirent la technique et l'interprétation. Avant la livraison des remnographes, terme officiel, dans les services cliniques, il y eut des équipes opérationnelles qui permettront à la France de ne pas trop creuser le fossé la séparant des USA certes, mais aussi des autres pays de l'Europe du Nord, voire de l'Italie. C'est par le biais du scanographe mais surtout de l'IRM que les Allemands et les Italiens feront dans les années 80 une percée remarquable

dans le concert radiologique international.

Avec vingt ans de recul aujourd'hui, je ne peux toujours pas expliquer le mécanisme de formation des images remnographiques comme je peux y parvenir avec les autres techniques. Il faut des connaissances en mathématiques et en physique qui me dépassent. La méthode déjà complexe à son origine et lourde à manipuler ne cesse de se perfectionner et nul ne voit réellement quand et à quel niveau cette expansion marquera un palier. Les nouvelles technologies, depuis l'imagerie en coupes par les rayons X, les ultrasons et le magnétisme jusqu'à la radiologie d'intervention, eurent pour effet principal de donner de la radiologie une image infiniment plus reluisante aux jeunes internes et chefs de clinique qui furent de plus en plus nombreux à s'y investir. Comme je suis incapable de m'intéresser à une technique que je ne possède pas en main propre, je ne suis pas monté dans le train de l'IRM, parce qu'à Corentin Celton c'était le benjamin des soucis des cliniciens. J'étais par contre à la recherche d'un débouché pour les malades qui avaient besoin d'une scanographie, il fallait donc que je m'y initie. L'hôpital n'était relié à aucune antenne et l'Assistance Publique n'offrait aucune issue, aucun hôpital du sud-ouest parisien n'en étant équipé et les quelques rares autres étaient saturés par une énorme demande. Je rends ici hommage à Jean-Daniel Picard, chef de service de l'hôpital Foch, à Suresnes et membre de l'Académie de Médecine, rencontré par hasard dans un couloir à la Porte Maillot, qui m'offrit une vacation hebdomadaire sur son scanographe CGR CE 10000 à venir.

6.7. IMAGERIE DIAGNOSTIQUE DES GLANDES THYROÏDE ET PARATHYROÏDES (1983-1985)

Nous étions convenus, Catherine Cole-Beuglet et moi, de publier conjointement les différentes conférences prononcées lors du premier symposium sur l'Ultrasonographie du Cou. Je prenais en compte l'anatomie normale du cou, fondement essentiel de la reconnaissance de la pathologie. Catherine s'occuperait de la partie dédiée à la thyroïde pathologique; non pas que je me sentisse pas sûr de ma sémiologie, mais parce que je n'avais aucun accès à Necker à la confrontation de mes dossiers échographiques aux réalités du compte-rendu chirurgical, aucun malade n'y étant opéré. Je l'avais rencontrée au retour d'un voyage à San Francisco, en m'arrêtant à Washington Crossing, un lieu historique pour les Yankees, là où elle habitait dans une villa perdue dans un bosquet d'érables en pleine explosion de feu automnal, comme l'immortalisa Hitchcock. Une fois encore, la mort fauchera une star de la médecine, sous la forme d'un accident d'automobile puis d'un cancer du colon foudroyant, trop tôt pour que nous ayons pu progresser dans nos projets. Une radiologue de Bondy, Jocelyne Poncin, assistante de Max Hassan, m'avait demandée de s'associer à moi dans le cadre d'une conférence d'enseignement post-universitaire des Journées Françaises de Radiologie sur l'échographie du cou. Elle avait fait une excellente présentation sur la partie thyroïdienne que je lui avais confiée, meilleure que ce que j'aurais pu faire moi-même. Je lui proposai de se charger de la partie qu'aurait dû traiter Catherine Cole-Beuglet. Elle déclina fermement cette offre, car elle avait donné un accord pour un livre personnel à publier chez Vigot à une date éloignée. J'avais fait connaissance d'une échographiste

belge réputée de l'hôpital de Jumet qui, elle aussi, avait présenté une conférence de très bonne facture lors d'un congrès nimois. Elle accepta avec joie de collaborer avec moi et me livra dans les délais prévus un gros chapitre illustré d'une iconographie cependant un peu dépassée.

Sylvia Horvillers m'avait fourni, dans des temps records, un travail magnifique d'analyse des dossiers d'hyperparathyroïdie primaire que j'avais moi-même échographiés; ils avaient été pour la plupart traités par le chirurgien Claude Dubost à l'hôpital Fernand Widal, et microscopiquement étiquetés par son anatomo-pathologiste de référence, Yves le Charpentier. Une autre série, moins nombreuse mais tout aussi cohérente, contenait les cas opérés par le chirurgien de la Pitié, Jean-Paul Chigot. J'avais fait le même travail pour évaluer mes résultats dans les formes secondaires des dialysés et des transplantés, également tous opérés par Dubost. Nulle part au monde, il n'y avait une pareille cohorte constituée d'un bon millier de masses parathyroïdiennes adénomateuses ou hyperplasiques histologiquement bénignes, exceptionnellement cancéreuses. Les plus grands spécialistes m'invitaient pour en parler à Paris, Pierre Godeau, Marcel Legrain, Gabriel Richet, Jean-Marie Luton, Henri Mathieu, Jean-Paul Camus..., à Lyon les transplantateurs, à Toulouse, à Strasbourg, à Nîmes, à Naples, à Liège, à Jumet, à Kansas City, à Philadelphie, et le must des must, aux National Institutes of Health, à Bethesda chez Doppman... George Leopold m'avait mis à contribution pour un chapitre dans sa monographie généraliste.

Je me décidai à affronter l'Académie Nationale de Médecine, vénérable institution alors passablement endormie mais intéressée. Elle se réunissait alors tous les mardis après-midi et inscrivait quatre communications

par sessions de deux heures, ouvertes à la discussion. Le 20 mars 1984, le premier orateur était candidat au prochain poste vacant; la salle était donc presque comble et l'atmosphère fiévreuse. Je me souviens surtout du psychiatre Baruch, un très grand maître consacré par sa science, noble par sa prestance, mais petit par la taille, maigre et néanmoins tonique, qui se lança dans une philippique à l'adresse du médecin militaire qui présentait un travail sur la santé des conscrits; il avait une obsession très hygiénique dirigée vers ceux qui portaient à tort et travers des diagnostics abusifs et pénalisants de schizophrénie. Les deux communications suivantes furent suivies avec un désintéret grandissant; leurs candidatures seraient satisfaites plus tard. La salle était donc au deux-tiers vides quand ce fut mon tour. Ma communication attira des applaudissements réconfortants. Jean Crosnier prit la parole pour souligner l'apport considérable de l'échographie dans le management des hypercalcémies et des hyperparathyroïdies, tel qu'il l'avait vécu à Necker. Le pape de l'endocrinologie française, Henri Bricaire, honoraire de l'hôpital Cochin, intervint également, positif et nuancé. Le texte de leurs interventions fut transcrit à la suite de mon article inséré dans le Bulletin de l'Académie. C'était l'essentiel. Sylvia m'avait prévenu que l'on m'attaquait sur l'honnêteté de mes travaux; elle était bien placée pour démentir ces rumeurs mais ce n'était pas suffisant; la caution de ces deux grandes sommités nous apportait, elle, le contrepoison du venin des calomnieux. À ma descente de la tribune, je passai à côté de Jean Hamburger, assis à la droite de Crosnier. Je ne l'avais pas revu depuis notre dernière entretien de l'hiver 82 et mon départ de Necker pour le trou perdu de Corentin Celton. Il me lança sa main droite tendue au bout de son bras en extension complète, pour que je la prenne

et la serre. Cette main fine mais musclée, chaude et souple comme celle d'un pianiste, s'encadra dans la mienne pour une poignée franchement cordiale. Son visage et son regard tournés vers moi n'avaient plus rien de sévère ; ils étaient le reflet d'un homme jeune d'esprit, libéral, timide et séduisant, heureux de ma réapparition au plus haut niveau ; ils étaient pratiquement toujours occultés quand il exerçait son rôle de pontife neckerien. Avec sa peau brunie et son sourire, il m'évoqua pour la première et la dernière fois ceux de son fils, le chanteur Michel Berger.

Josette Novarina ayant cessé de vivre, je n'avais plus d'éditeur imposé. Mon manuscrit, co-signé avec Luce Carlier-Conrads, était prêt. Il devait être disponible au public dès l'ouverture de la deuxième édition du Symposium, intitulé cette fois «*Journées Nationales d'Imagerie Cervicale*» programmé au printemps 1985. Je le soumis au directeur des éditions Vigot, sans lui masquer ma déconvenue d'avoir dû devoir me passer de Jocelyne Poncin qui, elle, était loin d'avoir terminé la rédaction de son ouvrage. Il n'hésita pas longtemps et publia mon livre dans les délais. Pour être très franc, si j'avais à refaire cette expérience depuis son début, je m'en tiendrais à une monographie consacrée aux seules parathyroïdes ; elle aurait eu une grande diffusion internationale grâce à une traduction anglaise facile à réaliser. Il m'en reste une fierté, celle d'avoir conçu et réalisé le premier ouvrage au monde traitant de l'imagerie du cou extrarachidien, et une pensée toute entière de gratitude et d'amitié affectueuse à l'égard de Luce Carlier-Conrads qui, comme Catherine Cole-Beuglet, décédera beaucoup trop tôt pour jouir longtemps d'un succès mérité qui lui vaudra la reconnaissance de son Université.

Ce rendez-vous d'avril avait une très grande importance. Je recollais au peloton de tête de la recherche en radiologie.

J'avais mûri à Corentin Celton, comme une bonne bouteille dans un sellier. C'était la première manifestation de la nouvelle société «*Convergences*» de François Contenay. Nous avons choisi l'amphithéâtre de l'Ancienne Faculté de médecine, totalement rénové, qui donnait une note à la fois sympathique et solennelle à notre réunion scientifique. Ce fut ma première occasion d'associer à mes projets le Bordelais devenu Niçois, Jean-Noël Bruneton. Homme doté d'une intelligence puissante et d'une inépuisable énergie, il boucla avec maestria la session dédiée à tout ce qui n'était pas parathyroïdes; sa conférence sur la pathologie thyroïdienne nodulaire brilla grâce à sa position de radiologue du Centre anti-cancéreux de Nice. Charles Higgins présenta une très belle conférence-princeps sur l'imagerie résonance magnétique du cou antérieur, traduite extemporanément par le meilleur interprète médical anglophone de Paris. J'avais découvert de nouveaux jeunes talents à promouvoir, notamment des Italiens qui devenaient pointus en échographie des parties molles. Les invités se réjouirent d'être logés à l'hôtel des Grands Hommes, à l'ombre de la Sorbonne et du Panthéon. Tant le projet ICR'89 que ma mutation en cours vers l'hôpital Boucicaud nous empêchèrent d'éditer un nouveau livre.

6.8. UN ÉTÉ 85 EN FRANCE PRÉPARER BOUCICAUD-VAUGIRARD

Beaucoup de travail m'attendait à Paris. Ma demande de mutation pour l'hôpital Boucicaud avait été acceptée. J'avais deux mois pour faire mes bagages et préparer la rentrée d'octobre. Les vacances avaient vidé les services et je pouvais me faire des cheveux pour le recrutement d'une équipe médicale. J'héritais d'un service vétuste et dépourvu de tout état-major. Je n'aurais pour démarrer ni assistant, ni chef de clinique, ni interne, seulement un

attaché consultant seul rescapé de la chefferie précédente. Quelques fidèles de Corentin Celton Rino Ramella, Lyliane Dumontier, Juan-Manuel Vinas, Nicole Laborie, Armelle Tiercelin, Pascal, Guermontprez... allaient me suivre, mais cela ne suffisait pas. J'eus une redoutable discussion avec l'administration pour que je récupère un nombre suffisant de vacations d'attaché de trois heures et demie chacune,

La tradition voulait que l'on amputât le nouveau chef de service d'un bon tiers de ses effectifs, déshabillant donc Jean-François pour habiller Isidore Machin, mais là on était allé vraiment trop loin, J'envoyai une lettre circulaire à tous les membres du CERF pour procéder au recrutement de quatre jeunes attachés à onze vacations hebdomadaires, le maximum qu'autorisait le règlement administratif à l'Assistance Publique. Ce ne pouvait intéresser que des étudiants en cours de formation car les émoluments équivalaient à peine à ceux d'un interne des hôpitaux, lui salarié. Je reçus une dizaine de réponses. Je n'en connaissais aucun, mais certains m'étaient recommandés par de vrais amis.

Je sélectionnai mes Quatre Mousquetaires après de longs entretiens personnalisés. Ils seront investis de responsabilités considérables clairement définies, en échange de quoi ils se défonceront et seront les vrais acteurs du succès de la bande de Boucicaut. Mourad Souissi venait de Necker avec un gros bagage uroradiologique, une stature athlétique et un rare pouvoir de séduction. Joël Chabriaux arrivait de l'Institut Gustave Roussy de Villejuif avec une expertise en ORL et un incroyable projet de recherche en informatique scientifique en collaboration avec l'unité Inserm de Robert di Paola. Fanny Balleyguier apportait de Beaujon l'imagerie digestive, Martine Hirsch de Broussais sa pratique de l'échographie générale. Ils étaient tous inscrits en troisième année du CES et

passeront l'examen national sans coup férir. Surprise agréable, comme à Corentin, l'équipe de manipulateurs était saine et compétente, garantie incontournable du succès d'un patron fondé sur une excellente collaboration amicale entre les médecins et le personnel paramédical, une exigence à laquelle je ne renoncerai jamais. Le service, petit de taille, était sur deux niveaux; très compact, il privilégiait un esprit de chapelle propice à la chaleur des contacts humains, patients et personnel inclus. L'administration m'aidera à accomplir mes objectifs, mais il me faudra plusieurs mois pour que le sous-sol soit rénové, avec un vrai bureau ouvert à tous, une bonne salle d'échographie et une salle de cours. «*Jean-François Moreau, maintenant, vous êtes devenu un homme de pouvoir*», m'avait affirmé Henri Nahum, recevant le vainqueur d'Hawaï.

6.9. LE COUP DE CORENTIN CELTON

J'abandonnai Corentin Celton avec nostalgie. M'y succédait Jeannine Pradel, obligée de quitter le condamné à mort hôpital Vaugirard où elle avait fait toute sa carrière de chef de service; sa transformation en hôpital gériatrique se fera quelques années plus tard, payée par une opération immobilière Cogedim à la facture douteuse. À Corentin, elle trouva un bijou de petit service dont j'avais obtenu la réfection de la moitié consacrée à la radiologie générale, au prix d'une action hardie, à laquelle je donnerai le nom de «*COUP DE CORENTIN CELTON*». Depuis un peu moins de dix ans, chaque établissement de l'AP se voyait attribuer une dotation annuelle de crédits d'équipement qui, dans le meilleur des cas, représentait le cinquième des besoins réels. Manifestation la plus criante de la perte du pouvoir des médecins, la ventilation de cette dotation était confiée à la Commission Consultative Médicale de

l'établissement, le CCM élu par collègues; au cours de séances homériques s'opposaient schématiquement les nombreux petits maigres qui comptaient en KF, aux gros durs, dont les besoins s'exprimaient en MF; le radiologue en était le plus vorace et réunissait souvent l'unanimité contre lui. Qui condamnait les uns et les autres à se faire hara-kiri, au profit d'un saupoudrage qui permettrait de se présenter devant son équipe avec un os à ronger? L'intelligence ou la bêtise? Un mélange des deux, fonction de la carrure du président, nécessairement un médecin des hôpitaux, plus souvent un vieux cacique fédérateur des maigrelets qu'un jeune-turc à la vision grandiose. Les médecins, trop souvent, confondaient guitare et navigateur, s'opposaient les uns aux autres avec une frénétique intensité, parfois une violence à la limite de l'exutoire physique. L'administration y trouvait une grande source de délectation, du moins celle qui sortait de l'école de Rennes formatrice de ses futurs cadres directeurs; la traditionnelle, issue du rang, était plus circonspecte et moins technocratique, davantage (voire trop) consciente qu'elle était de l'importance du subjectif dans l'acte de soin médical.

Lors de la dernière grande réunion du CCM de 1984, j'avais réussi à convaincre son président Louis Moreau, un ancien baroudeur de l'Indo avec qui s'était établie une grande complicité après une première année difficile, et tous mes collègues à sa suite, de prendre l'administration à son propre usage de la perversité. Il fallait remplacer l'unique table de radiodiagnostic télécommandée hors d'âge. Son coût épongeait la totalité de l'enveloppe hospitalière de un mégafranc à elle seule. En votant à l'unanimité l'attribution de cette somme à cette seule acquisition, le CCM mettait l'administration échec et mat; sauf à elle de perdre toute autorité en reniant son

officiel discours de Raminagrobis, elle devrait payer la table sur la dotation globale du Siège de l'avenue Victoria et ventiler des crédits supplémentaires à hauteur des besoins incompressibles des «*petits maigres*» de Corentin. Ce qu'elle fit en offrant la réfection du futur service de Jeannine, convaincue de la pertinence de ma philosophie de la radiologie gériatrique, initiée par mon aîné Jacques Bernard et exprimée lors d'une Table Ronde aux Entretiens de Bichât que Marc Levesque m'avait confiée l'année précédente. Elle prit la relève avec dynamisme. Je la chargeai de la session consacrée à ce thème révolutionnaire lors d'ICR'89. Elle me témoignera plus directement sa sympathie en acceptant de me donner le vieux sénographe, plus utile à Boucicaut qu'à Issy, qui allait bientôt perdre la chirurgie, puis la médecine universitaire au départ à la retraite de leurs titulaires.